

A Monsieur
Monsieur le chev. Auellius
hommage de l'a.



SUR L'ORDRE
DES
COLONNES - PILIERS
EN ÉGYPTÉ

ET SES RAPPORTS
AVEC LE SECOND ORDRE ÉGYPTIEN
ET LA COLONNE GRECQUE

PAR

LE D.^s RICHARD LEPSIUS

SECRÉTAIRE-RÉDACTEUR DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE.

AVEC DEUX PLANCHES.



ROME 1838.

EXTRAIT DU VOL. IX DES ANNALES DE L'INSTITUT
DE CORRESPONDANCE ARCHÉOLOGIQUE.

On rencontre en Égypte des exemples isolés de colonnes qui depuis longtemps ont excité l'attention des voyageurs archéologues par le caractère particulier qui les distingue au premier coup d'œil des colonnes égyptiennes ordinaires. Déjà M. Jomard (1), quoiqu'il ne pouvait être guidé dans ses recherches par le contenu des inscriptions hiéroglyphiques, qui alors étaient encore un livre fermé, avait très bien observé que les colonnes cannelées de Bénihassan appartenaient à l'ancien temps pharaonique et ne sauraient être expliquées par l'influence de l'architecture grecque.

Il concluait donc immédiatement qu'au contraire l'ordre dorique devait dériver de l'Égypte, comme il croyait y avoir retrouvé aussi l'origine du chapiteau corinthien dans des chapiteaux à feuillage très analogues. MM. Champollion et Rosellini en conclurent autant et la même opinion fut aussi énoncée par M. Wilkinson en plusieurs endroits de son intéressant ouvrage sur la Topographie de Thèbes. Cette conclusion devait cependant paraître tant soit peu précipitée, aussi longtemps qu'on ne connaissait que quelques très rares exemples qui n'étaient pas même bien en harmonie entre eux et qui ne montraient point ce style comme un ordre établi, et d'une certaine extension, mais comme une exception sans unité et développement en soi-même et sans conséquence sur le reste de l'architecture. Plus je réfléchissais sur le caractère particulier de ces monumens, plus me frappait plutôt la différence marquée entre ce style et celui de tous les autres monumens de l'Égypte. L'apparition décidément antinationale

(1) Descr. de l'Ég. Ant. ch. XVI, p. 29.

de gouttes et de frontons dans ce pays au ciel sans nuages et sans pluie, avec plusieurs autres particularités qui s'éloignent parfaitement de l'usage et du goût des Égyptiens et sur lesquelles je reviendrai plus bas, me confirmaient de plus en plus dans l'opinion que, malgré l'aversion décidée des Égyptiens contre tout ce qui venait de dehors, il fallait voir dans ces cas détachés une influence étrangère, septentrionale et par conséquent asiatique, qui pour l'époque reculée où nous rencontrons cette architecture, s'expliquait plus facilement que pour toute autre époque, par l'invasion et le long séjour en Égypte des peuples asiatiques connus sous le nom des hyksôs. Je tâchais alors de développer cette opinion dans un mémoire lu à la séance publique du 21 avril de l'année passée (1).

Depuis, de nouveaux exemples de cette architecture sont venus à ma connaissance, d'autres me sont maintenant connus avec plus de détails. Aucun ne se trouve mentionné par tous les voyageurs: chacun en avait négligé quelques uns et y avait ajouté d'autres. Après les avoir rassemblés tous et en les rapprochant les uns des autres, j'avais la satisfaction de voir qu'ils n'étaient autrefois nullement des cas exceptionnels et isolés, mais qu'ils formaient un ordre de colonnes bien distinct, développé selon son propre principe, et qui, dans les anciens temps pendant et avant la XVII^e dynastie, était commun et général dans toute l'Égypte.

Aucun monument de cette époque, à l'exception des hypogées de Bénihassan, ne fut conservé dans ses principales parties, je ne dis pas jusqu'à nos temps, mais pas même jusqu'au temps de la XVIII^e dynastie; mais les fragmens, qui néanmoins ont été sauvés du naufrage général et qui par une observance pieuse furent incorporés de nouveau par les rois postérieurs aux temples rebâtis, nous prouvent le fait important de l'histoire égyptienne, qu'encore bien tard et peu de temps avant le rétablissement fondamental du pouvoir pharaonique par les Thoutmosis de la XVIII^e dynastie, une excu-

(1) *Bullet.* 1857, p. 63.

sion dévastatrice des Hyksôs pénétrait dans la Thébaidé et même au-delà jusque dans l'Éthiopie, détruisant les temples et autres monumens qui, sans aucun doute, furent érigés en Égypte depuis le grand Pharaon Osortasen I qui avait déjà victorieusement rechassé les Hyksôs jusqu'à Memphis et Héliopolis où nous trouvons encore de ses trophées. De pierres isolées provenant d'anciens édifices renversés et trouvées parmi les vastes ruines de Thèbes portent des noms de rois antérieurs à Osortasen I (1), mais il reste douteux, si les édifices auxquels ces pierres servaient primitivement, appartenaient à l'époque désastreuse qui précédait immédiatement le règne des Osortasen ou à la première époque florissante avant l'invasion des Hyksôs, époque qui nous a laissé les merveilles des pyramides. C'est du temps des Osortasen, que datent les fragmens de temples les plus anciens que nous connaissons, et dans lequel (à en juger d'après ses pauvres mais précieux restes), nous trouvons l'ordre de colonnes, lequel nous occupera dans cet article, généralement répandu depuis l'Heptanomide jusqu'au-delà de la seconde cataracte.

Un examen plus attentif de cet ordre, dont nous avons représenté les principaux exemples sur notre planche XLV, nous paraîtrait d'autant plus digne d'attirer l'intérêt des archéologues, si nous réussissions à justifier les conséquences importantes que nous croyons pouvoir tirer du rapprochement des deux ordres égyptiens pour l'explication et l'origine de la colonne grecque.

Nous passerons d'abord à l'énumération et à la description des monumens dont nous avons connaissance soit par des dessins soit seulement par les relations des voyageurs.

1. a. A moitié chemin à peu près entre Memphis et Thèbes, vers la frontière méridionale de l'Heptanomide, on rencontre sur la rive droite du Nil un grand village aujourd'hui dépeuplé et abandonné qui s'appelle Béni-Hassan-el-Kadim ou le vieux Béni-Hassan, un peu au nord du village

(1) Wilkinson, Topogr. of Thebes p. 177.

actuel de Béni-Hassan. De grandes constructions en briques crues font supposer qu'il y avait là l'emplacement d'une ancienne ville égyptienne, supposition qui est pleinement confirmée par la suite de plus de trente hypogées d'une haute antiquité creusés dans la montagne à très peu de distance de Béni-Hassan-el-Kadim. Ces tombeaux très célèbres par les peintures pleines d'intérêt qu'on voit reproduites en grande partie dans la Description de l'Égypte et dans l'ouvrage de Rosellini nous fournissent aussi les exemples les plus insignes du genre d'architecture qui nous occupe et les premiers que l'on rencontre en remontant le Nil.

Les deux tombeaux situés au nord de tous les autres sont les plus intéressants sous ce rapport. Le premier est celui dont nous avons donné sur notre planche une vue perspective sous n. IIa. Elle a été dessinée sur les lieux par M. Jefimoff, architecte russe, qui nous a bien voulu communiquer ses intéressants portefeuilles rapportés de l'Égypte et nous laisser profiter, avec la plus grande obligeance de tout ce qui pouvait nous intéresser pour le but du présent article. Nous nous empressons de lui en témoigner ici publiquement notre reconnaissance. Le plan du même tombeau qu'on voit sous n. IIa', est le même qui a été déjà publié dans la Description de l'Égypte (1), et que nous avons rectifié d'après le dessin de M. Rosellini (2), et un troisième de M. Jefimoff. Enfin nous avons ajouté (n. IIb. IIc) le détail d'une colonne de l'intérieur (3).

En montant vers cet hypogée, on arrive d'abord à une avenue inclinée selon la pente de la montagne et formée par deux rangées de blocs informes qui autrefois paraissent avoir représenté des sphinxes ou des beliers. Ce dromos ou avenue conduit à une cour large de plus de 6 m. dont les murs sont

(1) Antiq. vol. IV, pl. 64, 3.

(2) M. C. pl. II, n. 7.

(3) M. Rosellini en a donné de plus sur la 3^{me} planche du II vol. de son Atlas une coupe longitudinale et deux coupes transversales.

abattus en partie. Ils avaient probablement autrefois la hauteur du portique qu'il précèdent. Ce portique dont le niveau du sol est d'un gradin plus élevé que celui de la cour, est formé de deux colonnes à huit pans, reposant sur des bases larges, très peu élevées et coupées obliquement à la périphérie (1). Le fût qui éprouve une légère diminution vers le sommet, est surmonté d'un simple tailloir ou abaque de forme carrée dont la largeur est égale au diamètre de la colonne près de la base et qui avance par conséquent hors de la périphérie supérieure d'autant que la colonne est diminuée. Sur l'abaque repose l'architrave ; tous les deux dans la même ligne et sans autre division architectonique. La frise au-dessus de l'architrave avance près de deux pieds, et s'élève dans la ligne du gradin qui sépare la cour du portique. Elle est très remarquable par l'ornement qui se voit encore à la partie inférieure, et qui consiste dans une ligne continue de denticules ou de gouttes (2), placées à intervalles égaux et arrondies en bas (voy. fig. IIa et IIIa). Malheureusement la partie supérieure de la frise est-elle trop dégradée par le temps pour pouvoir juger de sa forme primitive. Le plafond de ce portique, taillé dans le roc, comme tout le reste, est en forme de cercle parfaitement tracé, et transversalement posé d'un côté sur l'architrave des colonnes, de l'autre sur le mur qui sépare le portique de la salle principale. On entre dans cette salle, qui a plus de 12 m. de large et 11 m. et demi de long, par un second gradin d'environ 6 pouces de hauteur, comme le premier, et par une porte qui

(1) Les bases des colonnes du portique manquent dans le dessin de M. Jefimoff ainsi que dans celui publié dans la Descr. de l'Égypte vol. IV, pl. 64, n. 4, erreur qui a été déjà relevée par l'architecte G. Rosellini M. G. I, p. 67 et qu'il faut aussi rectifier sur notre planche n. IIa. voy. le plan sous n. IIa.

(2) Cet ornement n'a pas été remarqué par la Commission d'Égypte, et M. Wilkinson n'en parle pas non plus. Mais il a été décrit très soigneusement par M. G. Rosellini et se trouvait indiqué aussi dans le dessin de M. Jefimoff.

a 1 m. 86 de large. Quatre colonnes en deux rangées supportent le plafond formé de trois berceaux semblables à celui du portique, mais dirigés dans le sens de l'axe.

Les colonnes sont à seize faces, chacune légèrement cannelée, excepté une seule qu'on a laissée plane, probablement pour y mettre une inscription hiéroglyphique qui cependant ne s'y trouve pas (1). Peut-être les hiéroglyphes étaient-ils seulement peints comme les tableaux des parois et effacés par le temps. Les proportions du fût sont un peu plus petites que celles des colonnes du portique, à cause du rehaussement du niveau intérieur. La hauteur est à peu près cinq fois le diamètre au-dessus de la base (2). La largeur de chaque can-

(1) Nous avons représenté le plan de ces quatre colonnes avec l'indication des quatre faces non cannelées sur la planche additionnelle n. F. 1. Il faut remarquer ici que tous les dessins et descriptions détaillées de la Description de l'Égypte, de MM. Champollion et Rosellini, et de M. Jérimoff n'indiquent rien de cette face restée plane. M. Wilkinson est le seul qui en fasse mention dans sa « *Topography of Thebes* » p. 373, où il dit que la face intérieure n'était pas cannelée. C'est ce que notre très honoré collègue vient de nous confirmer tout récemment dans une lettre, en s'expliquant d'avantage sur le sens de cette assertion. Il faut donc rectifier d'après ces nouveaux renseignements le plan de la colonne sur notre planche n. IIc, que nous avons donné d'après Rosellini pour y indiquer les mesures exactes.

(2) Les différens rapports sur les mesures ne sont pas bien d'accord entre eux. Les 7 diamètres et un cinquième que M. Jomard donne à la hauteur des colonnes doivent nécessairement reposer sur une erreur, quoiqu'il y revienne plus d'une fois et que le dessin s'accorde aussi avec cette indication. M. G. Rosellini se rapporte dans sa description (Ros. M. C. t. I, p. 65) à l'exactitude du dessin, d'après lequel le diamètre inférieur des colonnes du portique est de 3' 8'', la hauteur du fût de 18' 6'' ce qui égale 5 diamètres et $\frac{1}{5}$; le diamètre inférieur des colonnes intérieures est de 3' 2'', la hauteur de 16' 6'' ce qui égale 5 diamètres et $\frac{1}{3}$. M. Wilkinson leur donne une hauteur de 16' 8 $\frac{1}{5}$ '' ou de 5 diamètres. Les colonnes cannelées dans le portique du second tombeau ont d'après le dessin de M. Rosellini 4' 6'' pour diamètre et 23' 9'' de hauteur ce qui donne 5 diamètres et $\frac{1}{5}$. Nous revenons donc toujours à 5 diamètres environ pour la hauteur du fût, à 5 $\frac{1}{5}$ pour celle de la colonne entière avec base et abaque.

nelure est de 8", sur 1/2" de profondeur d'après M. Wilkinson. Des abaqes carrés surmontent ici, comme au portique, les colonnes et soutiennent les deux architraves sur lesquels reposent les voûtes du plafond. Au fond de la grande salle, il y a encore une niche, où se trouvent sculptées dans le roc trois figures de proportions colossales. Les architraves et toutes les colonnes sont peintes en couleur imitant le granit, tandis que toute la montagne est composée de pierre calcaire numismale.

Le style des peintures qui couvrent les parois et des inscriptions hiéroglyphiques qui les accompagnent prouverait à lui seul la haute antiquité de cet hypogée taillé dans le roc et appartenant à un chef militaire nommé *Amenemhé*, même si nous ne trouvions pas l'époque exacte notée sur l'architrave et les jambages de la porte principale. On lit en effet sur l'architrave les noms du roi *Osortasen I*, septième prédécesseur du chef de la XVIII^e dynastie, et sur les jambages l'an 43 du règne de ce même roi, ce qui remonte au 18^{me} siècle avant notre ère, selon M. Wilkinson, au 20^{me} selon M. Rosellini.

b. Le tombeau qui se trouve immédiatement à côté de celui que nous venons de décrire, consiste dans une grande salle pareille à celle du tombeau d'*Amenemhé*, couverte de trois voûtes, qui reposent sur deux architraves, soutenus à leur tour par deux colonnes qui n'existent plus. On voit au plafond des ornemens à échecs et à amandes, comme on voit dans d'autres tombeaux des méandres parfaitement semblables à l'ornement qu'on appelle de préférence *grec*. Cette salle est précédée d'un portique à deux colonnes, taillées du roc même, qui sont encore debout. Elles sont près de 7 pieds plus hautes que celles du premier tombeau, en conservant cependant les proportions relativement au diamètre qui est encore le cinquième de la hauteur. Elles présentent une nouvelle particularité en ce qu'elles sont cannelées tout autour à 16 cannelures légèrement creusées, et en ce qu'elles n'ont pas de bases; mais elles sont surmontées comme les autres d'un abaque carré et supportent un architrave, au-dessus duquel on distingue

également une suite continue de gouttes qui devaient orner la partie inférieure d'une frise dont le reste n'est plus reconnaissable (1).

Les architraves et les jambages de portes sont couverts de belles inscriptions hiéroglyphiques sculptées qui nous apprennent que le défunt auquel ce tombeau appartenait et que l'on voyait probablement représenté dans la statue qui se trouvait dans la petite chambre derrière la grande salle, s'appelait Noubôtp et était un chef militaire sous le règne du roi *Osortasen I.* et ses successeurs.

Nous avons représenté sur notre planche encore un troisième tombeau de Bénihassan sous n. V (2), dont les détails s'approchent cependant beaucoup plus du style ordinaire de l'architecture égyptienne. On y voit posées sur les larges bases que nous connaissons déjà, des colonnes formées de quatre tiges de lotus ou d'autre plante, qui paraissent être liées ensemble au-dessous du chapiteau, lequel est composé de quatre boutons de fleurs, coupés en haut pour porter le tailloir. Le plafond est en forme de toit, particularité bien remarquable qu'on rencontre encore dans quatre autres tombeaux (3), et repose sur un architrave qui ressemble à un fronton grec par la forme triangulaire qu'il présente en suivant l'inclinaison du plafond. Les représentations de ces tombeaux font voir qu'ils remontent tous à une très haute antiquité et ne sont probablement pas moins anciens que les deux premiers.

Entre Bénihassan et Thèbes, on ne trouve pas d'autres édifices qui nous présentent des exemples d'une architecture analogue, mais les vastes ruines de Thèbes en renferment plus d'une trace de cet ordre de colonnes cannelées ou polygonales à pans droits.

(1) Voy. le plan du tombeau et une perspective du portique d'après le dessin de M. Jefimoff sur notre planche n. IIIa et IIIb.

(2) Voy. Descr. de l'Ég. Ant. vol. IV, pl. 64, n. 2.

(3) Prokesch: Erinnerungen aus Ägypten und Kleinasien II vol. p. 21 suivv.

2. a. Le grand temple de *Karnac* en présente lui seul en trois endroits différens. Après avoir passé la grande cour, l'hypostyle, les obélisques de Thoutmosis I, et la cour des piliers d'Osiris, on arrive au sanctuaire, la partie la plus ancienne du temple, mais qui paraît avoir été restaurée deux fois, savoir par Thoutmosis III et sous Philippe Arrhidée (1). Avant d'entrer dans les appartemens de granit, deux portes à droite et à gauche donnent entrée à deux grandes salles, dont celle de gauche offre encore des restes de colonnes à pans. On en voit une, selon M. Jomard (2), qui est cassée à 2 m. 60 de sa base. La position assez irrégulière de ces colonnes, dont trois ont été indiquées sur le grand plan de la Description de l'Égypte (3), faisaient soupçonner à ce même savant, qu'elles fussent placées après coup pour diminuer la portée des pierres du plafond.

b. Dans la dernière partie de tout le palais, derrière la grande salle à 20 colonnes et 32 piliers, il y a une chambre avec deux rangées de quatre colonnes semblables (4).

Elles n'ont pas de chapiteau et sont taillées en petites facettes au nombre de *seize*. Dans la chambre correspondante il y a au lieu de ces colonnes polygones des colonnes à faisceaux de lotus terminés en boutons tronqués, semblables à celles de Bénihassan sur notre planche (5).

Ni les colonnes de cette partie du palais, qui fut ajoutée par Thoutmosis III, ni celles à gauche de l'entrée du sanctuaire qui se trouvent dans des constructions d'Aménophis I, n'ont offert d'inscriptions avec des cartouches. Mais il pa-

(1) Wilk. Topogr. p. 178.

(2) Descr. ch. IX, p. 252.

(3) Vol. III, pl. 21, n. 1, k'. Les plans des colonnes y sont faussement indiqués comme ronds, et pl. 28, dans la coupe transversale de cette partie du bâtiment on a omis de représenter la colonne la plus orientale qui devait paraître.

(4) Sur le plan de la Descr. vol. II, pl. 21, on n'a indiquée comme debout que six colonnes.

(5) Descr. ch. IX, p. 259.

raît que toutes ces colonnes ne sont que des restes de la construction la plus ancienne du temple, laquelle remonte à *Osortasen I*. C'est ce que nous fait croire l'intéressante découverte de M. Wilkinson dont nous allons parler à présent.

c. Le grand mur qui sépare la cour du sanctuaire d'avec les édifices qui le suivaient n'avait pas de porte vers cette dernière partie du temple, selon la Description de l'Égypte. M. Wilkinson y a indiqué sur son plan de Thèbes une porte et quatre colonnes, et a constaté le fait très remarquable que ce sont là justement les seuls restes de la construction la plus ancienne qui remontait au roi *Osortasen I*, dont le nom propre se lit encore sur les architraves de la partie droite ou occidentale de ce mur d'enceinte, qui du côté gauche a été restauré par Thutmosis III, et le prénom sur les colonnes qui se trouvent derrière ce mur. Or, ces colonnes sont *polygones* à 8 pans comme celles de Bénihassan, et nous rencontrons ainsi pour la troisième fois l'indication de cette ancienne époque sur les restes de l'architecture particulière que nous examinons.

3. C'est encore M. Wilkinson (1) qui a découvert dans le temple appelé aujourd'hui Dair-el Bahri, situé au nord du Ramesséum derrière Scheikh Abd-el Quournah, et bâti par la reine Amensé en l'honneur d'Ammon, une galerie de huit colonnes à pans, indiquée sur son plan sous n. Ca. Il faisait déblayer cette colonnade en 1827. Depuis, elle a été recouverte de sable et de décombres, ce qui fut probablement la cause pour laquelle l'expédition franco-toscane ne l'a pas aperçue, pas plus que la première Commission d'Égypte.

4. Une imitation assez postérieure de ces colonnes à pans se rencontre enfin au petit temple de Médinet Abou, à côté du pavillon. Dans la galerie qui entoure le sanctuaire on voit aux quatre angles, mais irrégulièrement disposées, quatre colonnes sans chapiteaux et surmontées seulement de simples tailloirs, qui furent évidemment ajoutées plus tard pour soutenir le plafond. Elles sont construites de blocs de

(1) Topogr. p. 91.

grès et présentent 8 pans dont 4 sont ornés de légendes hiéroglyphiques. On y lit le nom de Thoutmosis III comme premier auteur du bâtiment, et celui du roi *Hakor*, second roi de la XXIX dynastie qui l'a restauré. Les blocs de grès employés pour ces colonnes faisaient autrefois partie d'un bâtiment de Psamétique II, dont on lit encore le nom renversé sur quelques unes de ces pierres qui ont perdu leur stuc nouveau.

En parcourant les contrées encore plus méridionales, subjuguées à différentes époques par les rois d'Égypte, et notamment par ceux de la XVIII et XIX dynastie, nous y rencontrons encore deux monuments insignes avec des colonnes cannelées et sans chapiteaux.

5. Le premier est un petit temple creusé dans le roc à peu de distance de *Kalabscheh* en Nubie et nommé par les Arabes *Bayt el Oually* (la maison du saint). Nous en donnons sur notre planche, d'après les dessins de M. Jefimoff, confrontés et complétés par ceux de la commission franco-toscane que M. Rosellini nous a bien voulu laisser examiner à cet effet, une vue perspective de l'intérieur (*Ia*), les détails d'une colonne (*Ib. Ic*), et le plan du spécès (*Id*). Ce monument, bâti par Ramses II en l'honneur d'Amon-Ra, et bien intéressant par les sculptures qui se rapportent aux conquêtes de ce Pharaon, consiste dans une cour semblable à celles des hypogées de Bénihassan, dans une large salle avec trois entrées soutenue par deux colonnes, et un petit sanctuaire qui s'ouvre au fond de la salle. Les deux colonnes sont taillées du roc même (1) et reposent sur des bases rondes, taillées à la périphérie verticalement mais avec une légère courbe convexe. Le diamètre de la base est de 5' 3", sa hauteur de 9". Le fût de la colonne a 20 cannelures très peu profondes et 4 bandeaux interposés avec des inscriptions hiéroglyphiques. Chacun de ces bandeaux a pour largeur la douzième partie de la périphérie entière. Le diamètre du fût près de la base est de 3' 5", la hauteur de 7' 9", ce qui égale seulement deux diamètres

(1) Prokesch : Land zwischen den Katar. p. 98.

et un quart. Il est surmonté d'un abaque carré qui a 1' 2" de hauteur, et qui porte de chaque côté un cartouche du roi Ramses II ou Ramses III (1). Nous avons représenté sous n. 1b la face tournée vers la porte de la colonne gauche, où on lit sur l'abaque le prénom de Ramses-Sésostris: **COYTH ΠHΞ TO (ΦPH OYCP ME CWTI H ΦPH)**; « Le roi seigneur des deux Égyptes (le Pharaon gardien de la Vérité approuvé par Phré) ». Sur le fût on lit le prénom et autres titres du roi Ramses II: **ΣΔΡ ΦPH ΕΞΕ ΠΔΘΤ ΜΔΙ ΜΕ COYTH ΠHΞ TO (ΦPH OYCP ME) ΔΜΗ-ΦPH ΠHΞ ΚΑ ΤΟ ΜΔΙ**, « Le Horus Phré, le taureau victorieux aimé de la Vérité, le roi seigneur des deux Égyptes (le Pharaon gardien de la Vérité) aimé par Ammon-Phré seigneur (2) des trônes des deux Égyptes ».

6. L'autre monument nubien dont nous avons donné sur notre planche une vue perspective (IVa) et le plan (IVb) d'après les dessins de M. Jéfimoff, est le temple d'*Amada* bâti en grès d'une exécution très belle et soignée. Il fut érigé par Thoutmosis III (Re-men-to), et terminé ou restauré par ses successeurs Amenôphis II et Thoutmosis IV (3). Il fut occupé plus tard par les chrétiens coptes qui en firent une église en couvrant les anciens tableaux de stuc et d'images de Saints et en ajoutant au-dessus une petite coupole dont il reste encore quelques voûtes. L'ancien temple consiste en six chambres et

(1) Nous remarquerons ici que l'existence de ces deux noms sur la même colonne dans ce petit temple, a fourni aux égyptologues anglais un des argumens les plus spécieux pour leur assertion que ces deux noms ne sont que des variantes d'un seul et même nom, savoir de celui de Ramses-Sésostris que ces savans nomment Ramses II, tandis que Champollion et Rosellini l'appellent Ramses III frère de Ramses II.

(2) Dans le dessin manque ici le signe la corbeille, symbole du seigneur; mais il doit y avoir été sur l'original.

(3) M. Prokesch: *Das Land zwischen den Katarakten des Nil* p. 135, y a aussi trouvé les noms de Thutm. I et Thutm. II; M. Rosellini ceux d'Osortasen III, immédiatement suivi de celui de Thoutmosis III et ceux de Menephtah I et Ramses III.

un grand vestibule soutenu par douze piliers et quatre colonnes. Les trois piliers et une colonne de chaque côté formant la fil extérieure, sont joints entre eux par des murs. Les colonnes dont la circonférence est de 9', sont cannelées et sans chapiteaux comme toutes les autres colonnes de cet ordre en Égypte. Les cannelures ne sont pas interrompues par des bandeaux droits, mais sont si peu profondes (1) qu'on pouvait y mettre des inscriptions hiéroglyphiques. En effet, M. Rosellini a trouvé dans une cannelure de la seconde colonne, à compter de gauche à droite, le nom propre du roi *Thoutmosis II* suivi d'une légende dédicatoire au dieu Phré; et sur la troisième colonne le nom du roi *Aménophis II*. Or, il est bien invraisemblable que le roi *Thoutmosis III* aurait fait ériger une de ces quatre colonnes, son successeur *Aménophis II* une autre. Il paraît donc qu'*Aménophis II* a ajouté son nom postérieurement, et si nous considérons que toutes ces légendes sont sculptées au dedans des cannelures et non sur des bandeaux droits que nous avons vus partout ailleurs destinés exprès pour recevoir des inscriptions, nous sommes bien portés à croire qu'aussi le nom de *Thoutmosis III* a été mis postérieurement sur ces colonnes qui primitivement ne devaient pas avoir du tout d'inscriptions. Nous sommes même disposés à regarder ces colonnes comme les restes d'une construction beaucoup plus ancienne qui dans cet endroit avait été érigée par le roi *Osortasen III*, dont le nom se trouve encore mentionné dans les inscriptions d'un pilier à côté de celui de *Thoutmosis IV*. Cette supposition nous fait concevoir l'emploi de ces colonnes cannelées qui d'ailleurs sont si peu en harmonie avec tout le reste de ce beau monument. Nous avons déjà trouvé un autre exemple d'un tel emploi de colonnes anciennes dans le grand

(1) C'est probablement ce que M. de Prokesch veut indiquer en disant que les colonnes n'ont pas de raies creuses, mais de raies plates. • Die Säulen sind nicht hohl-sondern platt-gestreift ». Malheureusement on n'a rien dit ni de la hauteur des colonnes ni des bases. Le temple est presque enfoui dans les sables.

temple de Karnac ; et nous allons en mentionner tout à l'heure un troisième que nous croyons trouver dans le temple de Samneh.

7. Une journée et demie passé Ouadi-Halfa, on arrive au village et à la cataracte de *Samneh*. Deux petits temples érigés par *Thoutmosis III*, s'y trouvent des deux côtés du fleuve (1). Celui du côté occidental consiste dans une seule chambre de 30 pieds sur 11, entourée vers l'est et l'ouest d'un corridor soutenu par des piliers. Outre la porte principale au nord, il y en a une autre à l'ouest qui s'ouvre vers le corridor. Ici, vis-à-vis du jambage nord de la porte, il y a une colonne *polygone*, avec une ligne d'hiéroglyphes sur la face au milieu. Il paraît que ces hiéroglyphes ne nomment aucun roi, comme il faut le conclure du silence de M. Wilkinson; mais il nous paraît bien évident que cette colonne unique, au milieu de piliers, n'y fut mis que parce que c'était la seule qui se fût conservée d'une construction plus ancienne qui appartenait probablement comme celle d'Amada au roi *Osortasen III* de la XVII^e dynastie, parce que c'est ce même roi qui est mentionné plus d'une fois dans les inscriptions de ces deux temples, et qui d'après M. Wilkinson se trouve même représenté avec des emblèmes de dieu sur les parois du temple occidental.

Nous regrettons beaucoup qu'on n'ait pas toujours observé, si toutes ces colonnes étaient monolithes, ou construites de plusieurs blocs comme la plupart des autres colonnes égyptiennes. Nous savons seulement que les colonnes de Bénihassan et de Kalabscheh sont taillées dans le roc même, ainsi monolithes. Il faut présumer la même chose des trois colonnes qui ont été trouvées dans une chambre près des appartemens de granit au grand temple de Karnac; car M. Jomard en mentionne une qui a été cassée à 2 m. 60 de sa base. Nous savons au contraire que les colonnes de Medinet Abou qui

(1) Voyez la description de M. Wilkinson dans sa *Topogr. de Thèbes* p. 500-502.

furent ajoutées par le roi Hakor pour soutenir le plafond de la galerie autour du sanctuaire, furent construites en blocs de grès. Mais nous croyons que toutes les colonnes cannelées ou à pans qui se sont conservées des anciens temps soit à leur place primitive, soit replacées par les rois de la XVIII^e dynastie, étaient monolithes comme celles de Karnac. C'est ce qui s'entend de soi-même, si elles pouvaient être employées telles quelles une seconde fois, comme nous l'avons présumé à Amada et à Samneh. Mais nous avons encore un autre exemple insigne d'une colonne à pans monolithique, dont nous devons faire mention ici, bien qu'elle ne se trouve pas comme reste d'une construction.

8. Dans l'Heptanomide entre Koum el-Akhdar et le village de *Saouadeh*, au nord de Bénéhassan, il y a dans les montagnes de la chaîne arabe, une longue suite de carrières, les plus étendues peut-être de toute l'Égypte (1). Là, on trouve trois morceaux énormes de colonnes à 8 pans, très bien taillées et achevées. Le plus grand de ces blocs a 9 m. $\frac{1}{2}$ de longueur et 2 m. $\frac{1}{2}$ de diamètre entre deux pans opposés. Le fût entier, si nous y supposons les proportions de Bénéhassan, ne devait avoir moins de 39 pieds de hauteur, c'est-à-dire, 5 fois le diamètre, ce qui excède, d'après M. Jomard, toutes les pierres monolithes en grès ou en calcaire connues en Égypte (2). La partie inférieure est bien conservée et nous fait voir qu'elle n'avait pas de base, mais une légère diminution. Les dimensions gigantesques de cette colonne n'admettent presque pas d'autre conjecture, si non qu'elle

(1) Descr. vol. II, ch. XVI, p. 39. Pl. vol. IV, 68, n. 19-20.

(2) « Il n'est pas difficile, dit M. Jomard, de conjecturer ce qu'est devenue l'extrémité supérieure du fût. En effet, on voit qu'il a été exploité lui-même, comme une sorte de carrière, par les modernes habitans. Trois grandes cavités rectangulaires se remarquent à cette extrémité : elles étaient destinées sans doute à recevoir des coins pour faire éclater le bloc : ainsi c'est pour avoir des assises de cinq à six décimètres de haut, que les Arabes ont brisé et diminué de trois mètres cette grande colonne ».

fut destinée à orner un temple ou palais digne d'être placé à côté des pyramides et que ce travail abandonné appartient au premier règne pharaonique, au temps même des pyramides et du labyrinthe.

Après avoir énuméré ainsi tous les exemples de cette architecture dont les voyageurs nous ont transmis des renseignements (1) et qui sans doute se trouvaient en beaucoup plus grand nombre, si on avait consacré une attention spéciale à retrouver tous les restes de cet ordre intéressant de colonnes, il est temps de résumer maintenant les traits caractéristiques du style que ces monumens nous offrent et de les réunir dans un seul tableau. Jetons d'abord un coup d'œil sur l'ordre des colonnes seules.

a. Leur fût est toujours ou *polygone* à huit ou à seize pans, ou légèrement *cannelé* tout autour à seize cannelures, ou bien il est *mixte*, c'est-à-dire, orné de cannelures avec des pans droits interposés.

b. Ce fût sort immédiatement du sol, comme dans un portique de Bénihassan, ou bien il repose sur des bases rondes qui à Bénihassan sont très larges et peu élevées.

c. Ces colonnes sans exception n'ont jamais de chapiteau proprement dit, ni de cordons au col, ni de renflement à la partie inférieure du fût; mais elles s'élèvent en lignes droites, avec une légère diminution vers le sommet, et sans aucun ornement si on en excepte les inscriptions hiéroglyphiques sur les bandeaux verticaux.

d. Un simple abaque carré repose au-dessus du fût et se rattache à l'architrave dans la même ligne, tandis qu'il avance hors du sommet du fût d'autant que celui-ci est diminué depuis sa base.

(1) M. de Prokesch (Das Land zw. den Katar. p. 158), parle encore de colonnes qui ne lui ont montré aucune trace d'un chapiteau, dans les ruines vis-à-vis d'Ouadi Halfa qui appartenaient à une construction de Thoutmosis III. S'il faut prendre ces paroles à la lettre, il est bien probable qu'elles étaient aussi de l'ordre des colonnes cannelées ou à pans.

e. Elles ont en général des proportions courtes , savoir 5 diamètres. Les colonnes de Kalabschch n'ont que deux diamètres et demi.

f. Elles sont *monolithes*.

Cet ordre de colonnes fut surtout employé dans des constructions creusées dans le roc , comme dans les hypogées de Thèbes et de Bénihassan et dans le temple de Kalabschch. D'autres cas isolés se trouvent dans les temples de Thèbes , d'Amada et de Samneh , de sorte que nous le voyons employé par toute l'Égypte et la Nubie.

La plupart de ces exemples datent du temps avant la XVIII^e dynastie. Seulement les colonnes du spécos de Kalabschch furent travaillées sous le règne de Ramses II; et une imitation bien postérieure sont les colonnes à huit pans de Médinet-Abou érigées par le roi Hakor de la XXIX^e dynastie au 4^{me} siècle, mais qui conservent cependant fidèlement l'ancien caractère dans toutes les parties, excepté qu'elles ne sont pas monolithes.

Le second ordre de l'Égypte est entièrement différent de celui-ci. Il règne dans tous les temples et autres constructions qui nous restent en Égypte, et fut presque seul connu jusqu'à présent. Il repose essentiellement sur l'imitation de la plante. En voici les traits caractéristiques.

a. Son fût, dans le plus ancien exemple que nous en trouvons, à Bénihassan, consiste en quatre tiges terminées en quatre boutons tronqués, et liées ensemble par cinq rubans au-dessous des boutons. Dans la suite le nombre des tiges et des boutons augmente : les liens aussi peuvent se multiplier jusqu'à trois dont le premier se met alors au-dessous des boutons, les deux autres divisent le fût à peu près en trois parties égales, et souvent il paraît que les boutons eux-mêmes sont liés une quatrième fois. D'autres fois le fût ne paraît qu'une seule tige, on plutôt un faisceau de tiges revêtu d'une surface lisse et peinte, toujours cependant lié en haut et terminé en fleurs épanouies, toutes ensemble ne formant qu'un seul grand calice. Les cannelures ou les facettes sont ici un cas inoui.

b. Ces boutons ou calices épanouis au-dessus des liens étaient la seule manière de former le chapiteau dans les temps anciens. Ce n'est que plus tard, au temps des Ptolémées, que l'on commença à remplacer les calices par des feuilles de palmier ou autres plantes et que l'on surmonta quelquefois la tige seule, ou bien le calice au-dessus de la tige, de masques de Hathor ou d'images de Typhon, altération propre à la décadence, qui ne se rencontre pas dans les anciens palais.

c. L'imitation de la plante se manifeste enfin dans le renflement de la partie inférieure du fût, semblable à celui des plantes aquatiques dont on a imité encore les feuilles peintes qui, à la manière d'écailles, entourent cette partie.

d. L'abaque ne manque jamais au-dessus du chapiteau; il conserve toujours la largeur de l'architrave et s'y rattache, comme nous l'avons vu au premier ordre. Son diamètre est le même que celui de la colonne sans le renflement du chapiteau et du fût.

e. Les proportions sont en général plus sveltes que celles du premier ordre, et ont 5 à 6 diamètres de haut (1).

f. Elles sont construites en blocs ronds de la dimension du fût et ne se trouvent guère monolithes.

g. Les bases manquent rarement : elles sont larges et basses à Bénihassan, mais ordinairement plus hautes, à l'instar des meules.

Les tombeaux de Bénihassan nous prouvent que cet ordre existait au moins déjà dans la XVII^e dynastie, à côté du premier ordre, mais dans une forme plus simple et moins riche. Cependant son développement le plus grandiose et son emploi général n'appartiennent, à ce qu'il paraît, qu'à la XVIII^e dynastie. Depuis, il est resté sans altération essentielle jusqu'aux derniers temps.

La confrontation de ces deux ordres nous apprend avant tout une chose bien importante, savoir l'origine du chapi-

(1) Descr. vol. II, ch. XVI, p. 40.

teau. La preuve évidente que le chapiteau proprement dit* (abstraction faite de l'abaque comme membre intermédiaire entre la colonne et l'architrave), n'est point une partie nécessaire, indispensable, qui soit donnée par la nature même de la colonne et qui par conséquent devrait se retrouver partout où il y aurait des colonnes, nous la trouvons dans l'existence même de notre premier ordre qui n'a pas de chapiteau, et s'en abstient constamment et d'après son principe, malgré l'usage contemporain du second ordre qui avait développé un chapiteau. Mais ce second ordre nous apprend de plus, que le chapiteau a une origine toute spéciale, qu'il ne se trouve qu'à la colonne qui imite la plante et ne manque au premier ordre que parceque celui-ci n'a rien de commun avec la plante.

Il se présente en Égypte dans sa signification primitive et pure comme une touffe de boutons ou de fleurs, et sort ici immédiatement des tiges qui forment le fût, sans lequel il n'aurait pas de sens, comme le fût à faisceau serait incompréhensible sans ce chapiteau. La colonne proprement dite se termine donc évidemment après le chapiteau, en excluant l'abaque qui n'a plus rien à faire avec la plante, mais qui appartient plutôt à l'architrave ou en est au moins motivé. Nous en verrons l'origine plus bas. A l'abaque correspond la base qui n'appartient pas non plus à la plante, mais qui est le membre intermédiaire entre la colonne et le plan du sol.

Les élémens opposés des deux ordres sont par conséquent d'un côté les facettes ou cannelures, s'élevant en lignes droites jusqu'à l'abaque, de l'autre côté l'imitation de la plante ou d'un faisceau de plantes, caractérisé et constamment exprimé par le chapiteau, les liens du col et le renflement du fût.

Ayant ainsi reconnu le véritable principe du second ordre de colonnes égyptiennes, précisément par sa confrontation avec le premier, nous ne pouvons pas nous dispenser de tâcher de retrouver également l'origine des colonnes cannelées, dont nous avons constaté jusqu'à présent les traits caracté-

ristiques, sans y reconnaître cependant l'unité qui doit les éclaircir et le principe qui les a fait naître.

D'abord, nous avons partout trouvé ensemble et dans un rapport incontestable, les cannelures et les facettes. Un seul et même tombeau à Bénihassan nous montre des colonnes à 16 cannelures dans l'intérieur, à 8 pans dans le portique. Tous les autres monuments nous présentaient tantôt des cannelures tantôt des polygones, sans sortir cependant de l'ordre, toutes les deux n'ayant pas de chapiteaux, mais seulement l'abaque. Or, si l'une des deux formes doit être la primitive, il est évident qu'elle ne peut être que celle à pans. C'est ce que nous porte à croire aussi le nombre des cannelures et des pans. Le nombre ordinaire des premières est de seize, celui des derniers ou de seize, ou de huit. Nous avons même des colonnes qui nous présentent à la fois et les unes et les autres, savoir les colonnes mixtes à cannelures avec des pans interposés, qui ne laissent plus aucun doute que la colonne cannelée dérive immédiatement de la colonne à pans. Les *seize* pans de Karnac ne sont que le double des *huit* pans de Bénihassan.

Encore un pas et nous sommes arrivés à la forme primitive de tout cet ordre, au *pilier à quatre faces*. L'existence heureuse de toutes les formes intermédiaires ne nous paraît pas admettre le moindre doute sur cette dérivation, qui nous explique à la fois l'origine et la forme primitive de l'abaque.

En effet, l'abaque ou tailloir égyptien de tous les temps, diffère dans un point essentiel de l'abaque grec. Il n'est pas, comme chez les Grecs, un membre entièrement isolé, qui a ses propres dimensions, et qu'on interpose entre la colonne et l'architrave; mais il sort, pour ainsi dire, de l'architrave, en s'y rattachant dans la même ligne sans aucune division architectonique. Or, c'est absolument de la même manière que le pilier égyptien s'unit à l'architrave, sans chapiteau ou listels interposés, et dans la même grosseur que lui (1).

(1) Voy. la pl. addit. F, n. 1. 2.

Cela fait voir que l'abaque n'est autre chose que la partie supérieure du pilier lui-même, duquel la colonne est taillée. Si cette supposition est vraie, le diamètre de la colonne ne doit pas être plus grand que celui de l'abaque, et voilà ce que nous trouvons en effet dans notre premier ordre, tandis qu'on a regardé, dans le second, le renflement du chapiteau et du fût, qui sort du diamètre primitif, comme une adjec-tion (adjectio, ἐπιρροή) postérieure, comme un accroissement végétal, causé par une transformation de la colonne de pierre dans une plante vivifiée et poussant. Il n'y a par conséquent rien d'extraordinaire et qui sorte de l'idée primitive, si nous trouvons quelques fois l'abaque variant dans ses dimensions de hauteur, et souvent plus haut que large et surpassant même la hauteur du chapiteau (1). On pouvait ménager plus ou moins du pilier primitif. A Kalabscheh, aussi les quatre faces droites du fût se trouvent dans la même ligne avec les faces de l'abaque et celles de l'architrave, de manière que nous y voyons conservé toute la partie du milieu du pilier primitif, dont on n'a coupé que les quatre arêtes en les remplaçant par des cannelures.

Toutes les colonnes du premier ordre pouvaient donc être achevées en coupant seulement les arêtes du pilier, dont les dimensions sont encore visibles dans l'abaque. On ménageait l'abaque, ou, pour ne pas mettre l'architrave immédiatement sur le polygone, la transition des deux côtés de l'architrave aux quatre côtés du pilier paraissant plus naturelle et convenable, ou bien, pour retenir expressément, dans une plus partie au moins, l'idée primitive et habituelle du pilier; car les facettes et cannelures n'étaient pour eux qu'un ornement de pilier et ne constituaient pas encore le caractère d'un élément nouveau, comme chez nous. En un mot il n'y faut pas encore voir la colonne proprement dite, mais le pilier arrondi. C'est ce qui nous paraît justifier la dénomination de

(1) Descr. de l'Ég. vol. III, pl. 28. 30 (Karnac); vol. I, pl. 26 (Philæ) etc.

colonnes-piliers (1), laquelle nous voudrions consacrer pour cet ordre, en opposition aux *colonnes à plante* comme on pourrait appeler le second.

On coupait donc les quatre arêtes du pilier, ce qui donnait immédiatement la colonne octogone. Les arêtes et lignes verticales multipliées rendaient le pilier plus léger pour l'œil, et sa forme arrondie laissait pénétrer plus de lumière. Toujours dans la même intention de faire paraître les colonnes plus sveltes, on inventa de bonne heure la diminution, on coupa encore les huit arêtes, et l'on creusa enfin les 16 facettes à la manière des cannelures, qui ne pouvaient qu'augmenter les contrastes de lumière et d'ombre. Nous voyons ici un développement tout naturel et qui doit nous empêcher tout-à-fait de voir, avec d'autres savans, dans l'ornement des cannelures, une espèce d'imitation en creux des faisceaux de tiges que nous connaissons dans le second ordre. Cela serait renverser les principes mêmes, dont l'un, en imitant la nature, paraît pousser tous les membres comme d'un centre intérieur vers le relief de la surface ondulante, tandis que l'autre ne fait qu'enlever toujours plus de la surface et creuser la pierre.

En considérant ces piliers, devenus colonnes à force de couper, de creuser et d'exploiter la pierre en différentes manières, nous sommes conduits tout naturellement à penser aux constructions souterraines et taillées dans le roc comme véritable origine de tout notre ordre. Comme on creusait la montagne en la déchargeant des pierres obstruantes pour gagner de l'espace et de la lumière dans cette masse informe et obscure, ainsi on creusait aussi toutes les parties de ces maisons souterraines, en voûtant les plafonds et en coupant et travaillant les piliers, les supports naturels des hypogées, autant qu'on pouvait le faire sans nuire à leur solidité. Et voici où il faut revenir sur le fait historique susmentionné,

(1) Nous verrons plus bas pourquoi le nom de colonnes *protodoriqnes*, imposé par Champollion, ne saurait bien convenir.

savoir, que nous trouvons surtout dans les constructions taillées dans le roc de Bénihassan et de Kalabschéh ces colonnes-piliers, et que les hypogées de Thèbes, où, d'après M. Jomard (1), « il n'y a point de soubassement, d'architrave, ni de corniche, parce qu'il ne s'y trouve pas de colonnes avec une base et un chapiteau proprement dit », nous offrent cependant, lorsqu'ils sont plus riches et plus considérables, « des salles soutenues par des piliers carrés ou à pans (2) ». Voilà enfin pourquoi ces colonnes sont ordinairement *monolithes* ; (car il faut bien le présumer, puisqu'elles furent employées une seconde fois dans les temples rebâti). Nous remarquons encore, que même les colonnes du Labyrinthe qu'on sait appartenir à l'ancien temps avant l'invasion des Hyksôs, avait, d'après Strabon (3), des colonnes *monolithes*, qui appartenaient donc probablement à l'ordre des colonnes-piliers.

Il est probable que ce style souterrain conservait un caractère particulier aussi en d'autres parties, et sous ce rapport je ferai encore une observation relativement aux ornemens que nous trouvons dans les anciens hypogées. Nous voyons dans l'art égyptien, tel qu'il se trouve développé depuis la XVIII^e dynastie, une tendance décidée vers les formes significatives et symboliques, choisies dans la nature animale ou végétale de leur pays, tendance bien naturelle chez un peuple qui voyait dans toutes les parties de la nature des émanations directes ou des propriétés sacrées de leurs divinités. Le seul cas où les Égyptiens aient renoncé à ce style allégorique, c'est dans les ornemens de fantaisie et purement mathématiques des hypogées, comme l'a très judicieusement remarqué M. Jomard dans la description des hypogées de Thèbes (4). On y trouve en effet souvent des plafonds peints en carreaux ou en damier, ou avec des entrelacs et des en-

(1) Descr. vol. IX, sect. X, p. 325.

(2) Ibid. pag. 321.



(3) XVIII, 74.

(4) Descr. vol. I, ch. IX, p. 324.

roulemens différens (1), et, ce qui frappe surtout au premier coup d'œil, on y trouve très fréquemment des bordures formées de méandres ou de ce qu'on appelle *grecques* (2), parce qu'on croyait cet ornement particulier aux Grecs.

Ces particularités, rapprochées des frontons creux et des gouttes au-dessus de l'architrave, me confirmaient autrefois dans l'opinion qu'il fallait reconnaître dans ces exemples une influence asiatique. Mais depuis qu'il est devenu évident, que ces exemples qu'on croyait jusqu'à présent des cas isolés, appartiennent à un style généralement reçu et qui s'est développé d'après des principes certains, il faut nécessairement rapporter encore les particularités mentionnées, à ce même style souterrain, qui n'imitait pas la nature organique, et auquel appartient aussi la cannelure, qui ne se retrouve pas non plus parmi les centaines d'ornemens différens qui décorent les édifices et toute sorte d'objets d'art. Les frontons aussi, ou toits en creux de Bénihassan, ne nous paraissent plus l'imitation de véritables toits destinés à détourner la pluie, mais une simple modification des plafonds creusés qu'on trouve tantôt en arc de cercle, tantôt en arc comprimé, tantôt tout

(1) Voyez la belle collection de ces ornemens chez Rosellini *Mon. Civ.* pl. 70-75.

(2) Voy. *Descr. de l'Ég. Pl. Ant.* vol. IV, 64. Rosellini *M. G.* pl. 71. 72. Nous remarquons encore que ce trait formé d'une ligne qui rentre en soi-même en se brisant toujours en angles droits  est bien connu parmi les hiéroglyphes, où il représente le plan d'une habitation, et désigne la lettre H. Il est alors composé de 5 petites lignes, tandisqu'il y a encore une autre forme avec une ligne de plus  qui se trouve entre autres comme déterminatif de la parole *ORC.S*, *large salle, logement*, ajouté au déterminatif ordinaire de cette parole. Il est bien probable que ce trait représente originellement les couloirs et corridors des hypogées qui souvent font un grand tour dans le rocher et ramènent enfin le voyageur, à sa grande surprise, tout auprès de l'entrée (voy. *Descr.* l. 1. p. 322). Je n'ai pas besoin de rappeler ici la représentation du labyrinthe sur les monnaies de Crète et autres qui déjà souvent a été rapprochée de notre trait et ne fait que confirmer notre opinion.

plats (1). Peut-être avait-on aussi en vue le principe de la décharge du poids que l'on connaissait parfaitement bien dans les plus anciens temps. Nous trouvons même des plafonds en forme de toit construits en pierre de taille déjà dans la grande pyramide à la chambre dite de la reine.

Il faut remarquer en général que les constructions que nous connaissons encore de la première époque du règne pharaonique rappellent aussitôt le style des constructions souterraines. Je veux parler des pyramides et du labyrinthe; celles-là imitant par ses masses gigantesques les montagnes naturelles, percées à l'instar du véritable rocher par de longues galeries, des puits et des salles, sans aucun ornement de l'architecture sur terre; celui-ci moitié tout-à-fait sous terre, moitié pen élevé, mais couvrant toute une plaine avec ses milliers de chambres et de corridors, tous bâtis en blocs énormes sans le moindre emploi de bois, à plafonds monolithes, et précédés d'une longue file de colonnes monolithes (2).

En résumant tout cela, il paraît que nous pouvons établir avec une entière certitude qu'il y avait deux grandes époques pour l'architecture égyptienne, comme pour son histoire politique. Chacun avait son style particulier.

Le premier, qui nous montre déjà un très haut développement de la technique architectonique, partait de la construction creusée dans le roc et l'imitait aussi dans les monumens sur terre. On fabriquait en pierres énormes, mais

(1) M. G. Rosellini remarque dans la description d'un des tombeaux de Bénihassan (M. C. vol. I, p. 70) que les lignes du toit en creux ne sont pas entièrement droites, mais légèrement courbées. — Reste toujours à expliquer l'ornement ressemblant à des denticules on des gouttes que je ne saurais rapprocher d'aucune autre forme ou ornement. Mais je crois qu'il faut entièrement abandonner l'idée que cela pourrait être l'imitation de véritables gouttes, comme aux temples grecs, où cependant des fils continus de gouttes ne sont pas entièrement inouïes. On en trouve au monument de Thrasyllé à l'Acropole d'Athènes et d'après Pacho aussi dans les tombeaux cyrénaïques.

(2) Strabon XVIII, 74.

bien taillées, de longues enfilades de chambres, on les couvrait de plafonds monolithes, et on les soutenait par des piliers ou colonnes à pans; les ornemens, qu'on y employait étaient plutôt mathématiques qu'imitant la nature organique. Ce style florissait dans l'ancien règne pharaonique avant l'invasion des Hyksôs. Il se ranimait probablement pour la dernière fois pendant la XVII^e dynastie et nous montre les dernières traces pendant la XVIII^e.

Au commencement de ce temps glorieux du second règne pharaonique, il faut placer le grand changement qui ne s'opéra probablement pas seulement dans l'architecture, mais, jusqu'à un certain point, dans tous les arts et dans la civilisation entière de ce peuple. Un nouveau style d'architecture, qui cependant avait déjà pris naissance antérieurement et à côté du premier style, arrive à son développement le plus riche et le plus étendu sous la XVIII^e et XIX^e dynastie; favorisant une fabrication plus ouverte au jour; faisant précéder les anciens sanctuaires obscurs et bas, par de larges cours entourées de colonnades et par de grandes salles bien hautes et aérées; embrassant et développant le principe végétal dans son ordre de colonnes; imitant dans toutes les parties la nature organique, et les décorant d'ornemens allégoriques.

Il faudra cependant toujours revenir sur les deux ordres de colonnes d'où nous sommes partis, et dans lesquels paraît se manifester le plus clairement le double caractère de ces deux époques. Nous avons représenté à cet effet sur notre planche additionnelle F, la suite des formes les plus essentielles de ces deux ordres, comme nous les trouvons dans des monumens existans, pour que le lecteur puisse juger d'un seul coup d'œil du développement progressif que nous y croyons avoir reconnu.

1. Nous commençons la première série par le simple pilier à quatre faces, comme il se trouve dans les hypogées de Thèbes (1); il supporte immédiatement le plafond sans architrave interposé.

(1) Descr. Pl. vol. II, 39.

2. Pilier tout aussi simple, mais qui supporte un architrave, pris du palais de Qournah (1) lequel fut érigé par Ramses III.

3. Colonne à huit pans de Bénihassan A (2).

4. Colonne à seize pans de Karnac (3). Nous y avons supposé les proportions de Bénihassan.

5. Colonne à quatre pans droits et 20 cannelures de Kalabscheh (4), sous Ramses II.

6. Col. à 15 cannelures et un pan droit de Bénihassan A (5).

7. Colonne à 16 cannelures de Bénihassan B (6).

8. La seconde série commence par un pilier qui se trouve dans le grand palais de Karnac (7) et porte le nom de Thoutmosis IV. Trois fleurs de lotus, travaillées en relief, s'adosent à ce pilier, et l'idée que les colonnes à plante pourraient en avoir tiré leur origine, s'offre d'une manière trop précieuse, pour ne pas en faire mention ici. Que l'on détache entièrement les tiges du pilier et qu'on les lie ensemble au-dessous des calices, et on aura aussitôt l'ordre des colonnes à faisceau de plantes. Mais nous ne voudrions pas insister trop sur cela, ni ne croyons pas, qu'il faille chercher le point de transition de deux ordres, qui diffèrent dans leurs principes, en de semblables rapports extérieurs

(1) Descr. vol. II, pl. 42.

(2) Rosell. M. C. pl. III, n. 1.

(3) Voy. plus haut p. 9.

(4) Voy. plus haut p. 11 et pl. n. 16.

(5) Voy. plus haut p. 6 et pl. n. 116, 11c.

(6) Voy. p. 7 et pl. n. 111a.

(7) Descr. vol. III, pl. 30. — Les deux piliers dont nous avons représenté un, se trouvent à l'entrée des appartemens de granit et sont de la même matière précieuse que ceux-ci. Ils ne supportent actuellement rien, mais il paraît qu'ils étaient originaires employés en dedans de ces appartemens, construits en granit pour la première fois par les Thoutmosis et rebâtis plus tard par les Ptolémées, car ils portent, au-dessus des fleurs en haut-relief, le cartouche prénom de Thoutmosis IV, et des deux autres côtés des représentations peintes qui se rapportent à ce même roi.

et accidentels, et qui nous rappellent les contes de Vitruve sur l'origine des ordres grecs.

9. La forme la plus ancienne des colonnes à plante est pour nous celle de Bénéhassan C (1), formée de quatre tiges et de quatre boutons tronqués.

10. Colonne de Louqsor (2) du temps de Ramses-Sésostris, à huit boutons et huit tiges.

11. Colonne du même palais (3) à huit tiges comme la précédente, mais liée trois fois.

12. Colonne prise du temple du sud à Éléphantine (4), qui fut érigé par Aménophis III. Sa partie inférieure se recourbe légèrement; et cette diminution contribue, avec la forme conique de la partie supérieure, à produire un renflement vers le tiers de sa hauteur. La base est peu élevée et très large: semblable à celle de Bénéhassan. Le chapiteau en forme de boutons est divisé en 8 côtes, comme le fût, mais elles sont anguleuses, au lieu d'être circulaires. Elles représentent, d'après M. Jomard, des tiges de roseaux, qui, serrées fortement se seraient ployées anguleusement, comme c'est le propre de ces plantes, au lieu des tiges anguleuses du papyrus.

13. Les colonnes à calices épanouis ne sont pas aussi fréquentes dans ce temps, que celles à boutons. Le chapiteau est toujours formé d'un seul calice, à feuilles pointues en bas, d'où sortent d'autres petites fleurs, qui s'élèvent au galbe du grand calice. Il n'admet presque pas de variation, a toujours le lien immédiatement au-dessous, et ne montre jamais de tiges au fût, mais surmonte un fût lisse et rond, qui cependant, à sa partie inférieure, est souvent orné de feuilles pointues. La colonne que nous avons représentée, et à laquelle ressemblent toutes les autres de ce genre, est prise de la salle hypostyle du palais de Karnac (5), bâtie par Méneptah I.

(1) Pl. n. V.

(2) Descr. Pl. vol. III, 10, n. 7.

(3) Descr. vol. III, pl. 8.

(4) Descr. vol. 1, pl. 35. 36. Texte ch. III, p. 8.

(5) Descr. vol. III, pl. 30.

14. Nous avons ajouté enfin une colonne dont est composée une galerie à Karnac (1) dans les constructions des Thoutmosis ; elle a un chapiteau d'une forme bien extraordinaire qui ressemble à un calice renversé. Elle est sans base, et sans renflement, et a l'abaque plus haut qu'à l'ordinaire.

La troisième série représente les formes principales qui se trouvent dans les temples érigés sous les Ptolémées ou sous les empereurs romains. Les chapiteaux à un calice simple deviennent rares, et encore plus les chapiteaux à boutons, dont on trouve cependant un dernier exemple sous Philippe et Alexandre au temple d'Achmounein (2). Les ornemens des chapiteaux sont ordinairement à calices composés, et montrent la plus grande variété dans la même galerie. Nous en avons donné un choix.

15. Colonne du grand temple de Philé (3). La forme du chapiteau est une des plus fréquentes, quatre calices composés, ornés de petits calices au galbe ; entre le lien et le chapiteau on voit encore le faisceau de tiges, comme dans la plupart des autres.

16. Colonne prise de l'édifice de l'est à Philé (4), qui se distingue par l'abaque très élevé.

17. Colonne du temple d'Esneh (5). Le chapiteau est formé de feuilles de palmier, dont on voit quelques fois les écailles au-dessus du lien. Ici on voit du côté droit les bouts pendans des rubans qui servent de lien.

18. Autre chapiteau d'Esneh, du même portique, où on voit des volutes, semblables à celles du chapiteau corinthien, dont elles paraissent être empruntées.

19-21. Colonnes surmontées de masques de Hathor ou d'images de Typhon des temples de Philé (6), d'Ombos (7), et d'Edfou (8).

(1) Descr. vol. III, pl. 30.

(2) Descr. vol. IV, pl. 52.

(3) Descr. vol. I, pl. 8.

(4) Descr. vol. I, pl. 26.

(5) Descr. vol. I, pl. 75.

(6) Descr. vol. I, pl. 8.

(7) Descr. vol. I, pl. 42.

(8) Descr. vol. I, pl. 62.

Aucun de ces chapiteaux ne se trouve dans les anciens temps, de manière qu'il est facile de reconnaître de loin, à quel temps un temple ou une partie de temple appartient, en observant seulement l'ordre des chapiteaux.

La quatrième série enfin contient quelques exemples des trois ordres *grecs*, sur le rapport desquels avec les ordres égyptiens nous allons ajouter encore quelques paroles.

Dès le premier coup d'œil, il paraît évident, que la division de la colonne grecque, en base, fût, chapiteau et abaque, suppose plus qu'une analogie *naturelle*, fondée sur des lois mathématiques ou sur le génie de l'architecture en général, et laquelle par conséquent devrait renaître partout où il y a une architecture à plafonds et à supports. En vain niera-t-on ici un rapport *historique*, rapport qui, plus on examine toutes les parties, se manifeste toujours d'avantage. A commencer du chapiteau, nous n'avons pas besoin d'aller jusqu'à celui de l'ordre corinthien pour en reconnaître avec M. Jomard le prototype dans les chapiteaux égyptiens à feuillage: l'échine des colonnes doriques correspond tout aussi évidemment au large calice épanoui des colonnes égyptiennes. C'est ce que ne prouve pas seulement l'analogie de la forme générale, mais encore les ornemens qui d'après les recherches de M. Semper (1) paraissent y avoir été ordinairement peints et dont nous avons encore un exemple sculpté dans les colonnes du grand portique et du petit temple de Pæstum (2). Aussi les couleurs de ses ornemens qui, d'après M. Semper, sont bleus et rouges avec des feuilles vertes interposées, sont les mêmes qui se voient ordinairement employées aux chapiteaux égyptiens. Mais ce qui nous paraît être décisif pour notre rapprochement de l'échine grec avec le chapiteau à calice des Égyptiens, ce sont les listels ou *annuli* au-dessous de l'échine et l'incision qu'on voit si souvent an

(1) Bemerkungen über vielfarbige Architectur. Altona 1854. Pag. 31. 33.

(2) Voy. Canina, Architect. gr. pl. LVI, 2.

col ou *hypotrachelium* des colonnes doriques. Ces listels correspondent évidemment aux rubans égyptiens qui lient les faisceaux de tiges, et se trouvent ordinairement au nombre de trois ou bien, comme au Parthénon et ailleurs, de cinq, nombre ordinaire des rubans égyptiens. Au-dessus de ce chapiteau à plante nous avons l'abaque carré en Grèce comme en Égypte, avec la seule différence que l'abaque grec avance hors de l'architrave, tandis que l'abaque égyptien égale toujours la largeur de l'architrave. D'autres points de rapprochement se présentent au fût des colonnes. Ici nous rappelons avant tout le renflement connu de beaucoup de colonnes de tous les trois ordres grecs, mais surtout de l'ordre dorique. Il augmente ordinairement jusqu'au tiers de sa hauteur, et subit alors une diminution plus sensible jusqu'au chapiteau (1). Ce renflement correspond parfaitement à celui de la colonne égyptienne à plante, qui se trouve également le plus fort au tiers de sa hauteur aux colonnes d'un temple érigé par Aménophis II à Eléphantine (2), mais ordinairement plus bas, au septième, par exemple, dans une galerie

(1) C'est en effet ce que les mesures les plus exactes paraissent prouver. Il est cependant à observer que le renflement ne s'ajoute pas aux lignes perpendiculaires, mais aux lignes convergentes de la colonne diminuée, de sorte que le renflement le plus fort qui va à peu près jusqu'à la 42^{me} partie du diamètre, n'excède pas encore la périphérie inférieure de la colonne (Voy. les observations de M. Canina: *L'Archit. antica* vol. V, p. 269). Dans des colonnes postérieures on trouve cependant aussi le renflement de la colonne égyptienne, qui éprouve une véritable diminution vers la base. — Le renflement de la colonne grecque a sans doute pour but de la faire paraître plus svelte et ses contours plus doux, en lui donnant plus d'appui et de circonférence dans la partie inférieure. Nous croyons qu'on voulait arriver au même but en laissant quelquefois la partie inférieure à pans sans cannelures, ou en remplissant les cannelures ioniennes par des bâtons ronds. C'est aussi toujours jusqu'au tiers d'en bas qu'on se sert d'une telle forme différente.

(2) *Descr. vol. I*, pl. 35, 36. Voy. la pl. add. F, n. 12.

de Louqsor (1), ce qui convient en effet mieux au véritable gonflement des plantes aquatiques qu'on y a voulu imiter. En considérant enfin les cannelures, cet ornement habituel des trois ordres grecs, et qui ne manque jamais aux colonnes doriques (2), nous devons y trouver un nouveau preuve bien claire d'un rapport historique avec les colonnes égyptiennes. Le nombre ordinaire des cannelures doriques est de 20, mais les exemples de 16 (ce qui est le nombre ordinaire des cannelures égyptiennes), ne sont pas bien rares; on le trouve au temple de la Minerve à *Sunium* (3), dans l'intérieur du temple de Jupiter à *Ægina* (4), au théâtre de *Ségeste* (5), au grand temple de *Pæstum* (6) et ailleurs (7). De l'autre côté nous avons un exemple de 20 cannelures en Égypte au temple de Kalabsch. Des colonnes à pans, destinées à rester sans cannelures, ne se trouvent guère en Grèce, à ce que je sache, à côté des colonnes cannelées, comme en Égypte (8), encore

(1) Descr. ch. IX, p. 201. Pl. vol. III, 10.

(2) Nous ne parlons pas ici de certaines exceptions de l'architecture romaine et étrusque; mais on pourrait nous opposer le temple de *Ségeste* qui n'a pas de cannelures (*Serra di Falco* vol. I, pl. 5. 8), s'il n'était pas évident que ce temple n'a jamais été achevé. D'autres colonnes comme celles du grand temple d'Eleusis, du grand temple de Rhamnous, de Délos et de Thoricus, n'ont des cannelures que près du chapiteau et près de la base, parce que le reste devait être cannelé en place et n'a pas été achevé.

(3) Ant. of Jon. P. II, pl. XII. Uned. Ant. of Att. ch. VIII, pl. 9.

(4) Ant. of Jon. P. II, ch. V, pl. VII, fig. 3.

(5) Antichità della Sicilia del duca di Serra di Falco, vol. I, pl. XV, p. 129.

(6) Au second ordre des colonnes de l'intérieur. Canina, L'Architettura antica vol. V, p. 237, pl. LIII, fig. 4.

(7) Notre très honoré collègue M. le capitaine *Maler* a trouvé et mesuré le fragment d'une colonne à 16 cannelures aux ruines du temple de Jupiter à *Syracuse*.

(8) Si ce n'est à des maisons privées de Pompéi. Quant à l'exemple isolé de colonnes à 8 pans construites en briques au temple appelé *del Dio ridicolo* dans la campagne de Rome, il paraît qu'elles avaient anciennement un stuc cannelé qui plus tard est tombé.

moins des piliers à quatre faces (1), mais le rapport intime des cannelures grecques avec les facettes planes n'est pas moins vrai pour cela. Il est constaté d'abord par les paroles de Vitruve (2), qui paraissent au moins prouver qu'avant de canneler les colonnes doriques, il fallait les facetter. Aussi a-t-on trouvé au théâtre de Ségeste (3) des colonnes à 16 cannelures à côté d'autres du même diamètre à 16 pans, ce qui paraît prouver que ces dernières étaient destinées également à être cannelées. Il y a enfin des exemples où on a laissé la troisième partie d'en bas à pans droits, tandis qu'on a cannelé le reste; c'est ce qu'on trouve au temple d'Hercule à *Cori* et au temple dit de Philippe à *Delos* (4), tous les deux ayant 20 cannelures en haut et 20 facettes en bas. La forme des cannelures égyptiennes est très peu échancrée; et n'est pas toujours celle d'un segment de cercle; c'est ce que nous savons plus spécialement des cannelures d'Amada qui en dedans sont presque plates. Or, nous trouvons encore dans ce point-ci une nouvelle ressemblance avec les cannelures doriques, en ce que celles-ci n'ont pas non plus l'échancrure toujours en forme de cercle, mais assez fréquemment presque plate en dedans et avec une courbure beaucoup plus sensible vers les arêtes, comme au temple de Minerve à Sunium (5), dans les propylées de Sunium (6), au grand

(1) Le seul exemple qui soit connu de piliers carrés isolés se trouve dans les propylées du temple de Minerve à Priéné, car les piliers du temple, si extraordinaire sous beaucoup d'autres rapports, du Jupiter Olympien à Agrigente sont joints par des murs, jusqu'en haut.

(2) Lib. IV, cap. 3: Columnas autem striari XX striis oportet, que si planæ erunt, angulos habeat viginti designatos. Sin autem excavabuntur, sic est forma facienda, ut quam magnum est intervallum striæ, tam magnis striaturæ paribus lateribus quadratum describatur.

(3) Ant. di Sicil. vol. I, pl. XV.

(4) Stuart Ant. of Ath. t. III, v. 10. — Canina, L'Archit. ant. tom. V, pl. LXXXIII.

(5) Ant. of Jon. P. II; Ant. of Att. ch. VIII, pl. 9.

(6) Ant. of Att. ch. VIII, pl. 3. p. 55.

temple de Rhamnous (1) et aux propylées du temple de Diane à Ephèse (2). Il n'y a qu'une différence dans la profondeur des cannelures en général (3).

Il nous paraît que cette ressemblance dans les parties générales et ces analogies frappantes dans les particularités les plus spéciales entre les colonnes égyptiennes et les grecques, ne sauraient plus admettre aucun doute sur leur rapport extérieur et historique. Mais il est tout aussi évident en second lieu, que la colonne grecque est composée des deux ordres qui en Égypte se trouvent bien distincts et ne se mêlent jamais, savoir, de l'ordre des colonnes-piliers et de celui des colonnes à plante.

Nous avons vu, pourquoi les cannelures ne pouvaient se trouver que dans l'ordre des colonnes-piliers, auquel, d'après leur principe, elles sont tout aussi propres et naturelles, qu'elles sont étrangères et incompatibles avec l'ordre des colonnes à plante. En Grèce nous les voyons employées, comme ornement constant pour les colonnes doriques, ensemble avec l'échine qui correspond au calice égyptien, avec les listels qui représentent les rubans égyptiens, et souvent avec le renflement, dont nous avons trouvé le prototype dans celui des colonnes égyptiennes imitant les plantes aquatiques; en un mot, nous voyons les cannelures des colonnes-piliers appliquées au fût des colonnes à plante: à moins qu'on ne veuille prétendre que les cannelures grecques, qui nous offrent le même nombre de 16 et de 20, les mêmes rapports avec les facettes, et la même différence d'échancrure, n'aient rien à faire avec les cannelures égyptiennes, et soient un ornement, qui pourrait se développer deux fois et d'une origine toute différente chez différens peuples, sans supposer un rapport historique. De l'autre côté, nous ne croyons pas

(1) Ant. of Att. ch. VI, pl.

(2) Ant. of Att. ch. V, pl. 8. H.

(3) La profondeur des cannelures de Sunium est de 1'' 2 sur 7'' 95 de large; celle de Rhamnous est de 0'' 7 sur 4'' 2; celle de Bénihassan, d'après M. Wilkinson, de 0'' 6 sur 8''.

avec les savans dont nous avons rapporté l'opinion au commencement de cet article, que l'identité seule des cannelures suffirait, pour justifier la dénomination de *protodorique* que Champollion voulait imposer au premier ordre égyptien; car nous avons vu que, par rapport aux véritables élémens que nous croyons avoir retrouvés dans toutes les colonnes, les trois ordres grecs n'en forment qu'un seul, vis-à-vis des deux ordres égyptiens, et que l'ordre dorique, aussi bien que les deux autres, nous présente un mélange des colonnes-piliers et des colonnes à plante.

Or, si nous avons réussi à prouver ce mélange, il reste à en tirer une dernière conclusion, savoir, que des principes confondus et méconnus dès les temps les plus anciens, sont toujours une preuve bien sûre d'une origine étrangère, et que leur véritable origine ne saurait être cherchée que dans le pays où ces mêmes principes se trouvent encore purs, sans mélange et faciles à reconnaître; qu'il faudra donc chercher *l'origine de la colonne grecque non pas en Grèce, mais en Égypte*, opinion que nous n'énonçons point ici les premiers, mais que nous croyons avoir fondée pour la première fois sur des argumens qu'une saine critique ne saurait pas entièrement reprover.

Cependant, si nous parlons de principes méconnus et confondus dans la colonne grecque, nous ne voudrions pas prêter la main à de nouveaux malentendus; ou plutôt à des malentendus bien anciens et par trop souvent répétés jusqu'à nos jours. Nous n'entendons point tourner notre observation sur l'origine étrangère de la colonne grecque en reproche contre le génie de l'art grec, qui n'aurait pas su créer de nouveaux principes, propres à lui, et parfaitement inconnus jusqu'à son temps. Tout le monde convient que la colonne dans l'architecture gothique, malgré ses proportions tout altérées, malgré toutes les différences dans ses chapiteaux, ses bases, son accouplement, dans son emploi général, dérive pourtant bien sûrement de la colonne ancienne. En fera-t-on pour cela un reproche à Erwin de Steinbach, parce qu'il

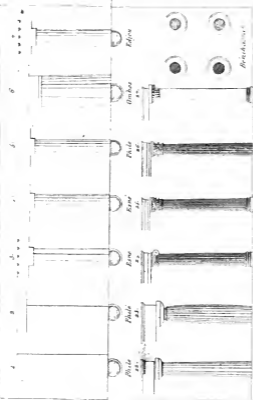
ne savait ou ne voulait pas inventer pour son immortel chef-d'œuvre de l'art des formes inouïes, des colonnes à une façon toute nouvelle et sans le moindre rapport avec tout ce qui s'était développé jusqu'à lui? C'est l'emploi des élémens donnés, c'est l'esprit qui le pénètre, les transforme, les unit, les subordonne à une idée générale, c'est l'harmonie, le caractère de l'ensemble, qui à nos yeux doit donner du mérite à un monument, à un style nouveau, à l'art d'un peuple entier. C'est le développement et l'emploi général de l'arc pointu, inventé cependant ailleurs, ce sont les faisceaux de colonnes à haute taille, les ogives avec leurs riches entrelacemens de nervures soutenant des voûtes ombrageuses et imitant les dômes naturels d'une forêt de chênes, c'est la tendance de toutes ces parties vers le ciel, qui caractérise l'architecture gothique et lui donne ce caractère sublime et *spirituel* que nous y admirons. Dans l'architecture grecque, ce ne sont pas les élémens isolés qui nous plaisent, mais c'est l'harmonie qui règne dans leur ensemble, le goût délicat qui se manifeste dans leurs proportions, dans l'adoucissement des contours, dans le jeu des parties saillantes et rentrantes, dans l'effet de l'ombre et de la lumière, voilà ce qui lui donne ce caractère d'une *beauté* toujours jeune et riante et pleine de charme. De même aussi le caractère *grandiose* qui distingue l'architecture et tous les arts des Égyptiens, et qui se voit non seulement dans les proportions colossales de leurs pyramides et de leurs palais avec les forêts de colonnes des hypostyles, avec les grandes cours, qui les précèdent, les portes majestueuses formées de pylones, les obélisques qui les annoncent, les allées de colosses qui y conduisent, mais qui se voit encore dans la pose tranquille de leurs statues, dans les contours simples et modestes de leur dessin, dans le tracé abrégé de chaque signe hiéroglyphique: ce caractère, dis-je, ne repose point sur les inventions de tout genre qui leur sont propres, sur le matériel des formes qu'ils ont employées les premiers, sur la technique qu'ils ont développée à un point surprenant dans les plus anciens

temps, mais bien sur l'emploi qu'ils en ont fait, sur le génie national qui en a créé pour la première fois l'organisme d'un art proprement dit. Et pourquoi les Grecs n'auraient-ils pas profité des résultats gagnés par la longue marche de l'art égyptien? Pourquoi en faire un peuple autodidacte, comme si leur plus grand mérite n'était pas d'avoir surpassé de beaucoup leurs maîtres, mais de n'en avoir pas en du tout? Nous serions tout aussi disposés à croire que l'art égyptien aussi s'est enrichi des expériences d'un art encore antérieur qui pourrait s'être développé dans les contrées fertiles de l'Asie médiale, ce berceau du genre humain, si nous avions les moindres restes d'une telle civilisation primitive qui pourraient nous engager à en faire le point de départ pour cette nouvelle confrontation. Nous croyons voir dans la facilité même avec laquelle l'esprit grec s'emparait de tout ce qui s'approchait de lui et se l'appropriait au point de ne plus le reconnaître bientôt lui-même comme venant de l'étranger, l'origine mixte de leur art, de leur mythologie, de leur histoire: comme nous trouvons de l'autre côté une preuve bien forte pour l'origine simple et indigène de la civilisation égyptienne, dans la ténacité avec laquelle ils ont tenu toujours à leur propriété, en repoussant et en haïssant même ce qui leur venait de dehors. Aussi ne trouvons-nous, dans l'art égyptien, rien qui soit emprunté de dehors, depuis la conception gigantesque des palais de Thèbes, jusqu'à la forme matérielle du plus petit ornement architectural, rien qui ne trouve son explication parfaite dans la nature du pays ou dans les croyances et les usages nationaux du peuple. Les Égyptiens, en s'apercevant pour la première fois du principe idéal qui est comme voilé dans la nature multiforme et qui se dérobe à la recherche des yeux profanes que l'étincelle divine de l'art n'a pas touchés, tâchaient de s'emparer de ce Protée à mille faces, en couvrant la nature du grand réseau de la mathématique, en simplifiant la variété infinie des contours naturels et en les réduisant en peu de lignes essentielles et caractéristiques, faciles à dé-

brouiller pour l'œil le moins exercé, et embrassant pourtant toute l'idée de l'objet représenté. Les Grecs avaient hérité ces formes déjà réduites; le moindre contact avec les Égyptiens devait d'un saut les mettre à la hauteur où ce peuple se trouvait alors, et ils se voyaient donc placés sur ce premier degré du développement d'art, lorsqu'ils commençaient à sentir le besoin d'un art national et avant d'avoir épuisé leurs forces par le long chemin qu'avaient dû parcourir leurs prédécesseurs et maîtres, pour y arriver. Or, au lieu de continuer à subjuguier la nature par les lois géométriques, et à réduire les contours organiques à des formes toujours plus abstraites, ils ranimaient plutôt le principe vivant de la nature dans ces formes géométriques, en y versant une nouvelle vie, créée de leur propre génie sans autre modèle que l'image idéale conçue par la contemplation de la nature qui les entourait. Voilà les deux directions opposées qui doivent se retrouver dans chaque art, se pénétrant l'une l'autre, et qui s'y succéderont aussi toujours dans le même ordre que suivaient les sommets de ces deux directions, développés dans l'art égyptien et dans l'art grec.

V. A. I.
1542883

Anno 1857



Perfume
Deodorant
Alumina
Alumina
Alumina
Alumina
Perfume
Perfume

VME
1542993



